

» SUITE DU DOSSIER

AGRICULTURE Se lancer dans l'agroforesterie: trois expériences en France

Sébastien Blâche, Drôme «Les arbres sont le pilier de mon système»

Passionné d'ornithologie, l'agriculteur a conçu en dix ans un système agroforestier où arbres et haies sont les supports de la biodiversité.

Des brebis solognotes cohabitent avec une soixantaine de poules pondeuses sous des alignées de pêchers. Dans la parcelle voisine, ce sont les moutons shropshires – ils ne s'attaquent pas aux arbres – qui pâturent entre les rangées de pommiers et de poiriers. Le parcellaire de 17 hectares de luzerne, de céréales, de colza, de caméline et de tournesol (en cultures associées) est maillé par 5000 mètres de haies composées de frênes, de sureaux, de tilleuls et de ronces plantés ces dix dernières années. L'exploitant de ce domaine hors du commun est un ornithologue passionné. Quand il reprend en 2006 cette exploitation située à Montélier, à 10 kilomètres de Valence, Sébastien Blâche décide de tout faire pour favoriser la petite faune sauvage, créant une mare à l'hectare, laissant des bandes enherbées non broyées le long des ruisseaux, multipliant ainsi les habitats. Les mûriers font alors leur réapparition dans les prés: «Ce sont des arbres cavernicoles, qui procurent de l'ombre aux brebis et dont les feuilles, riches en tanins et en protéines, s'avèrent un complément alimentaire intéressant pour elles.» Pour le Drômois, l'arbre s'insère dans une réflexion plus large: «J'ai fait de l'agroforesterie sans le savoir, simplement parce que je considérais l'arbre et la haie comme des habitats de choix. Désormais, je bénéficie également des avantages agronomiques des arbres et des haies.» L'effet brise-vent des arbres protège ainsi les cultures de la verse. Les chauves-souris qui ont trouvé re-



fuge dans les mûriers sont de précieux alliés dans la lutte contre le carpocapse. Les mésanges pour lesquelles des nichoirs ont été aménagés dans les fruitiers se nourrissent des tordeuses. Les hérissons, précieux pour lutter contre l'invasion de limaces, trouvent refuge dans les déchets de taille. Enfin, les rapaces, et notamment le faucon crécerelle, livrent une lutte sans merci aux campagnols, souvent redoutés par les exploitants d'arbres fruitiers. Aujourd'hui, Sébastien Blâche s'est converti au bio et confie qu'il a arrêté toute forme de protection des cultures, cuivre et soufre y compris, s'en remettant à ce qu'il appelle la «biorégulation». Sa production de fruits et de céréales destinés à la vente directe lui permet d'obtenir un revenu correct, mais l'exploitant tire surtout beaucoup de satisfaction de l'écosystème qu'il a créé. «Aujourd'hui, je compte une quarantaine d'espèces d'oiseaux sur mon domaine, du moyen duc à la perdrix, en passant par le cisticole, la caille, l'étourneau sansonnet, la huppe et le moineau friquet. C'est l'arbre qui a permis leur retour.» De quoi rendre heureux l'ornithologue qu'il est.



Denis Florès, Gard «On récolte les fraises sous les noyers»

Près de Nîmes, un couple d'agriculteurs a profité d'un microclimat obtenu par les arbres pour se lancer dans le maraîchage.

C'est en 2010 que Denis Florès rachète pour quelques dizaines de milliers d'euros un domaine de 12 hectares à l'Institut national de recherche agronomique (INRA), à 30 kilomètres au nord de Nîmes, au pied des Cévennes. «Personne n'en voulait à cause des arbres!» Le domaine de Vézénobres est en effet le lieu des premiers essais de la recherche agronomique française en agroforesterie. Depuis les années nonante, 800 peupliers, 200 noyers et un arboretum de 600 merisiers, tulipiers, cornouillers et tilleuls y ont été plantés, sous lesquels étaient

cultivés céréales et oléagineux. Pour Denis Florès, c'est pourtant la culture maraîchère qui s'impose. «Grâce aux arbres, on a de l'ombre et de l'humidité.» L'exploitant et sa compagne créent donc des planches maraîchères de 20 à 25 mètres de long, dans lesquelles salades, oignons, tomates, pommes de terre et haricots prospèrent. «Les arbres limitent l'évapotranspiration et entraînent un lissage des températures en cassant le rayonnement, explique l'agriculteur. Ils protègent du chaud en été et du froid en hiver.» En plus d'avoir créé

un véritable microclimat, les arbres ont participé à améliorer la structure même du sol. «Il y a deux ans, la région a subi un épisode cévenol, qui a entraîné des inondations catastrophiques pour les agriculteurs. Nos parcelles ont été recouvertes par 1 m 50 d'eau. Eh bien, quand elle s'est retirée, le sol et nos buttes de maraîchage n'avaient pas bougé! À la différence des parcelles de nos voisins, chez qui la terre est partie sur plusieurs centimètres d'épaisseur.» Les arbres, régulièrement élagués, produisent des déchets de taille (4000 m³ en 2015). Broyés avec précaution, ils fournissent à Denis Florès une matière fertilisante de choix, le bois raméal fragmenté, utilisé pour former les buttes sur lesquelles légumes et petits fruits sont cultivés pendant des cycles trisannuels.

L'ombre créée par les arbres, hauts de 20 mètres pour les plus hauts, n'est pas un obstacle pour la croissance des légumes, bien au contraire: «Nous avons effectué différents essais de coupe: couronné, émondé et élagué. Résultat, c'est bien sous les arbres procurant le plus d'ombre que les rendements légumiers sont les meilleurs!» Aujourd'hui, Denis Florès entrevoit sereinement l'avenir, non seulement grâce à la bonne productivité de ses cultures maraîchères, mais aussi par la valeur acquise par ses terrains.



Domaine de Restinclières, Gard L'INRA en pionnière européenne

À 15 km de Montpellier, le domaine départemental de Restinclières est devenu la référence européenne en matière d'agroforesterie.

Six mille arbres sur une cinquantaine d'hectares, voilà le terrain de jeu des chercheurs de l'Institut national de recherche agronomique (INRA) de Montpellier, qui travaillent depuis vingt ans, sous la houlette de Christian Dupraz, à évaluer l'intérêt, mais également la pertinence économique de l'agroforesterie. D'un point de vue technique, les études prouvent que l'association arbre-culture s'avère plus complémentaire que concurrentielle. Les cultures ne souffrent pas de la présence de la futaie qui joue un rôle tampon, son ombre les protégeant des coups de chaleur dévastateurs. Les feuilles et les racines mortes des arbres augmentent le taux de matière organique du sol. Quant aux arbres, plus espacés que sur une parcelle forestière, ils croissent plus vite et mieux, leurs troncs sont larges, avec des cernes réguliers, leur conférant ainsi davantage de valeur économique. Pour l'aspect de la rentabilité, les chercheurs français sont formels, l'agroforesterie, a fortiori avec du noyer

ou du cormier, permet à long terme de doubler le revenu d'une parcelle agricole.

Au nord du domaine de Restinclières, sur les coteaux, c'est au milieu des vignes que des oliviers, des cormiers, des pins pignons et des cyprès sont cultivés. S'il n'y pas de concurrence hydrique, les agronomes ont remarqué une légère concurrence au niveau de l'azote, mais surtout un gain thermique évident qui peut atteindre 6 degrés au nord des arbres, ce qui peut s'avérer salvateur dans une région où les vignes sont régulièrement soumises à un stress hydrique. Mais c'est au niveau marketing que les effets positifs sont le plus marqués. «Un beau paysage peut devenir un facteur d'achat, confie un des techniciens. Le client qui vient déguster dans la cave peut avoir un coup de cœur pour la beauté des lieux.» Ce qui est bon pour le paysage peut donc être aussi profitable pour le porte-monnaie du producteur.

